

Hommages à Greg, Will et Charles M. Schulz

La nouvelle de la disparition de Michel Régnier, dit Greg, n'a pas surpris le milieu de la bande dessinée. Malade, très atteint par la disparition de son épouse, il faisait peu mystère de son peu de goût à lui survivre. À 68 ans, s'est éteint un représentant éminent, bien qu'atypique, de la fameuse école belge.

Dessinateur, scénariste, rédacteur en chef, responsable éditorial... : la carrière de cet homme-orchestre incroyablement prolifique est presque impossible à résumer. Il débute en 1947, à 16 ans, et prend bientôt des cours de dessin auprès d'André Franquin, à qui il fournira ultérieurement les scénarios de quelques-uns des meilleurs épisodes de Spirou et des gags pour Modeste et Pompon. Dessinateur et scénariste, il travaille à ses propres séries (Rock Derby, Les As, et la reprise de Zig et Puce, dont il a racheté les droits à Saint-Ogan) tout en produisant de multiples scénarios pour des dizaines de dessinateurs. Au sommaire de *Spirou*, *Tintin* et plus épisodiquement *Vaillant*, il tâte de tous les genres : aventure humoristique, histoire, science-fiction, western, policier... On retiendra, outre les Spirou déjà cités, quelques épisodes de Corentin et de Line, dessinés par Cuvelier. Devenu rédacteur en chef de *Tintin* en 1965, il modernise le journal et fournit des histoires à toute une nouvelle génération d'auteurs parmi lesquels Hermann, Vance et Dany sont les plus notables.

Il écrit pour Hergé des scénarios très aboutis que celui-ci n'utilisera jamais et scénarise dans les années 70 les longs métrages animés de Tintin produits par les studios Belvision. Mais la gloire lui est venue, au cours des années 60, d'Achille Talon, personnage inventé à la demande de Goscinny pour boucher les trous dans les numéros de *Pilote*. Cette caricature de petit-bourgeois suffisant au langage torrentiel devient un des piliers de l'hebdomadaire et un des best-sellers de la bande dessinée européenne. Responsable éditorial chez Dargaud, il participe dans les années 70 à la tentative de conquête du marché américain, qui se soldera par un échec. Dans les années 80, il travaille pour des séries télévisées, écrit quelques romans policiers, et rédige un recueil d'aphorismes qu'il attribue à Achille Talon. Quelques



mois avant sa disparition était parue chez Dargaud une monographie, *Dialogues sans bulles*, qui donnait une image apaisée d'un homme qui a fait figure de passeur entre deux générations : héritier de la grande tradition incarnée par les Hergé, Franquin et Jijé, Greg a su dans ses meilleures séries (Comanche, Bernard Prince, Bruno Brazil) faire évoluer la bande dessinée populaire vers des récits moins manichéens, n'hésitant pas à mettre en scène des personnages troubles ou fragiles. De ce point de vue, il préfigure toutes les séries réalistes contemporaines. ■

Né Willy Maltaite en 1927, le Belge Will apprend le dessin publicitaire par correspondance, avant de rencontrer Jijé, qui l'accueillera dans son atelier, où il côtoiera Franquin et Morris. Restés très liés, ils formeront « la bande des quatre de Marcinelle », qui symbolisera plus tard l'esthétique de *Spirou* en opposition à celle de *Tintin*. Après quelques collaborations dans divers journaux, Will entre à *Spirou* en 1947. Il reprend bientôt Tif et Tondu créé par Dineur, dont il assurera le dessin jusqu'en 1991. Dineur, Tillieux, Rosy et Desberg, entre autres, scénariseront cette série d'aventures qui est aujourd'hui considérée comme un classique de l'école franco-belge. Le trait souple et lisible de Will apportait fraîcheur et dynamisme à des scénarios tirant volontiers vers le fantastique et l'humour. À partir de 1970, en compa-



Will, par Jijé



gnie de Franquin, Macherot et Delporte qui scénarisent, il illustre Isabelle, bande où le fantastique se fait à la fois plus parodique et « politique », la série abondant avec le sourire quelques thèmes de société (le racisme, les sectes...) encore peu traités à l'époque dans la bande dessinée pour enfants. Depuis une quinzaine d'années, il avait également dessiné des histoires plus adultes teintées d'un érotisme discret (*Le Jardin des désirs* chez Dupuis). ■

L'Astragale de Cassiopée, ill. Will, Dupuis



Né en 1922 dans le Minnesota, Charles Monroe Schulz se destine très tôt à la carrière artistique. C'est en voyant un tableau de Wyeth qu'il renonce définitivement à devenir illustrateur et s'oriente vers la bande dessinée. Ayant suivi des cours par correspondance, il propose ses premiers strips au style dépouillé au journal local de Minneapolis, qui les publie sous le titre *Li'l Folks*. En 1950, reprise par l'agence UFS, la série est rebaptisée *Peanuts* et accède à une diffusion nationale. Le succès est rapide, et immense. Publié dans des centaines de journaux, *Peanuts* est lu chaque jour par des millions de personnes aux États-Unis et dans le monde. Schulz personifie une nouvelle génération de dessinateurs de strips (Hart, Lazarus, Feiffer, etc.) qui abandonne les recettes de l'humour « slapstick » pour une approche plus cérébrale et un graphisme simplifié. Un énorme merchandising accentue bientôt la notoriété des personnages de la série, au premier rang desquels Snoopy, chien hédoniste et mythomane, est la vraie star de la bande (son effigie ornera un des engins qui se posera sur la Lune en 1969). Cette exploitation commerciale effrénée a biaisé la perception que l'on a de la bande. Considérée comme une gentille série pour enfants (ce sont en effet les seuls protagonistes de la série), *Peanuts* n'a au fond rien d'enfantin. Angoissés, obsessionnels, déprimés, ces gamins livrés à eux-mêmes reflètent un envers bien sombre de l'américain way of life. Puisant dans ses propres souvenirs d'enfance (Charlie Brown étant explicitement une projection de lui-même, tandis que Snoopy s'inspirait du chien de son enfance), Schulz bannit tout pittoresque et parvient, strip après strip, avec des moyens narratifs volontairement réduits, à une densité existentielle étonnante. Justiciable de plusieurs lectures, l'œuvre de Schulz a fait l'objet de centaines d'études, psychanalytiques, théologiques, politiques, sans jamais livrer son mystère.

Rapidement à la tête d'une immense fortune (il fut longtemps le salarié le mieux payé du monde), Schulz n'a jamais modifié son mode de vie et il a continué année après année de creuser la même veine d'un humour tout en nuances. À la question « Pourquoi dessinez-vous ? », il avait répondu : « Pour la même raison que Beethoven composait des symphonies : parce que c'est ma vie ». Il est mort quelques heures après la parution de son ultime page, le 12 février 2000. ■

Jean-Pierre Mercier

Les *Peanuts*, ill. Schulz, in *Peanuts Jubilee*, Penguin Books

